

Le discours de réception de Patrick Modiano, prix Nobel de littérature¹

Philippe Reliquet²

« *Quelques mots effacés, comme ces icebergs perdus qui dérivent à la surface de l'océan...* »

C'est une salle d'apparat, dans laquelle patiente un auditoire sage, la salle de l'académie de littérature suédoise, peut-on supposer. Un pupitre. Une table où sont présentés quelques livres de Modiano devant un bouquet de renoncules assez modeste. On reconnaît son nom, on devine des titres, on ne sait pas s'ils sont en français ou en suédois. La porte s'ouvre. Sa haute silhouette, hésitante, pré-cédée de celle d'un petit monsieur chauve, aimable, le président de l'académie certainement. Le lauréat, peu à l'aise, salue, ne trouve pas tout de suite sa place, il y a des sourires. Il écoute quelques mots de bienvenue, vient derrière le pupitre et s'exprime sans emphase, avec une certaine timidité. D'une voix claire, il commence par s'excuser des hésitations de son parler ; il remonte des grosses lunettes ; il a des gestes un peu gauches, pour signifier les ratures qui zèbrent son écriture, les espaces, le temps.

Il parle de ce qu'il sait faire, écrire, écrire en tant que romancier. Il évoque la poésie, la peinture, la photographie, mais il se réduit volontairement à ce qui a été son activité de près de cinquante années : le roman. Et il semble que, dans l'évocation volontairement voilée de son travail, de son écriture, il décrive lui-même ce qui fait l'essence de sa personnalité, de son identité, de ce qui fait que l'on est sensible – ou non – à « du Modiano ».

Se déploie alors un texte dépourvu d'effets, qui ne met pas en avant son auteur, mais insiste sur la difficulté (et sans doute la nécessité) d'écrire, sur la

¹ Nous pouvons trouver de larges extraits du discours de Patrick Modiano dans *Le Monde* daté du 9 décembre 2014. Les éditions Gallimard doivent le publier sous peu.

² Philippe Reliquet a été Conseiller culturel dans plusieurs pays étrangers et a travaillé au Ministère de la Culture en France. Il a écrit, en collaboration avec Scarlett Reliquet, une biographie d'Henri-Pierre Roché, *Henri-Pierre Roché, l'Enchanteur collectionneur*, Ramsay, 1999. Il est également l'auteur de la *Correspondance Marcel Duchamp-Henri-Pierre Roché*.

difficulté aussi de parler de soi, de son œuvre : « Oui, le lecteur en sait plus long sur un livre que son auteur lui-même. » Écrire, c'est une « curieuse activité solitaire », qui provoque bien des « découragements », des impressions de « fausse route ». Et Modiano a cette comparaison qui vient bien de son univers, de ses images : « C'est un peu comme d'être au volant d'une voiture, la nuit, en hiver, et rouler sur le verglas, sans aucune visibilité [...] vous devez continuer d'avancer en vous disant que la route finira bien par être plus stable et que le brouillard se dissipera. »

Nous connaissons l'univers de Modiano, fait de ces images incertaines, de ces évocations et de ces parcours aux contours flous, de ces remémorations dont nous ne savons pas si elles sont vraies ou imaginées, de ces identités troubles, doubles, évoquant des passés équivoques, blessés, peut-être tragiques. On sait qu'une part au moins de ce monde « modianesque » vient de ce qu'il recherche et subodore de la période qu'il n'a pas connue, mais qui l'a hanté, de l'Occupation, « ce Paris de l'Occupation qui a toujours été pour moi comme une nuit originelle. Sans lui, je ne serais jamais né » ; Paris d'amours alors précaires, d'adresses changeantes, de rencontres hasardeuses, de dénonciations et de rafles. Un Paris que la génération née comme lui à la fin de la guerre a imaginé – « devant le silence de nos parents, nous avons deviné, comme si nous l'avions vécu ».

Modiano ne parle pas ainsi directement de lui, de son propre passé, par exemple de sa relation avec son père, sa mère « au cœur sec », esquissée dans *Un Pedigree*, mais dit tant de choses, fugaces et essentielles, qui expliquent son goût des archives, des déambulations, des errances dans les quartiers où il vécut pendant son enfance, ou dans lesquels il s'est plus tard établi, en témoin des fantômes et des obsessions de son temps et de sa génération, en chercheur de traces, en vigile des signes à transmettre.

Les références qu'il se permet de citer sont éloquentes. Romancier, il évoque plus facilement les grands noms du XIX^e siècle : Balzac, Dickens, Tolstoï, Dostoïevski, mais aussi Poe, Baudelaire, *Les Mystères de Paris* – ces mystères, créateurs « d'impressions si fortes que, depuis je n'ai jamais cessé de (les) explorer. »

C'est donc un travail sur la mémoire, ses couches successives que Modiano décrit en évoquant son œuvre. La mémoire avec ses incertitudes, ses superpositions de souvenirs « comme un palimpseste », la précision de certains d'entre eux, l'incertitude d'autres, ses propres souvenirs et « la vie des autres, de ces milliers et milliers d'inconnus, croisés dans les rues ou dans les couloirs

du métro », eux aussi avec leurs mystères, leurs vies mêlées, leurs bonheurs et leurs chagrins, leurs souvenirs.

Proust a été évoqué à son propos. Modiano a la modestie de s'en distinguer en rappelant que le rapport au passé est différent entre l'auteur de *La Recherche* et lui-même, pas seulement parce qu'ils décrivent des sociétés et des mondes différents, l'un encore « stable, une société du XIX^e siècle », l'autre si mouvant, mais parce que les circonstances de leurs gestations sont différentes. Modiano, lui, a vécu au sortir de destructions massives, de la disparition de populations entières, confronté au risque de l'oubli, à la nécessité de le combattre, de maintenir, par l'écriture, les traces de ce – de ceux – qui risquent d'être évanouis pour toujours.

Ainsi se justifie cette impression d'incertitude, d'insatisfaction, d'irrésolution, que nous ressentons à la lecture des romans de Modiano, car il lui semble qu'il ne peut « capter que des fragments du passé, des traces interrompues, des destinées humaines fuyantes et presque insaisissables ». Cette continuité dans ce travail de captation, la mélancolie et la trouble beauté qui s'en détachent font l'originalité et l'unité de son écriture, justifient aujourd'hui sa reconnaissance. Romancier à nul autre semblable, et sans doute pour cela reconnu.

Il retrouve donc ses mots, ces « quelques mots à moitié effacés, comme ces icebergs perdus qui dérivent à la surface de l'océan ». Puis, il se tait. Il fait un geste ample, comme s'il éloignait de lui le sac de ces mots, lourds, ce presque « trop dit », laisse un silence s'installer. Les applaudissements éclatent. Modiano se retire, toujours un peu emprunté, comme s'il devait lui aussi s'effacer, se fondre dans un oubli qui l'enveloppera, lui, comme son auditoire, comme nous tous.